

## Fraternité forestière. Amitié intime et affection masculine au Québec

Brian Martin  
Williams College (États-Unis)

**Résumé** – Figure mythique de l’imaginaire du Nord, le bûcheron joue un rôle central dans l’histoire, la littérature et la culture québécoises. Dans cet article, l’auteur examine la figure du bûcheron comme symbole de la fraternité forestière au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, où la vie des chantiers était un milieu fertile pour les interactions homosociales entre les hommes des bois. La littérature forestière témoigne d’une riche tradition de fraternité ouvrière, d’amitié intime et d’affection masculine parmi les trappeurs et chasseurs, bûcherons et draveurs du Québec. En analysant des sources historiques, des contes populaires et des textes littéraires, l’auteur trace une histoire de la vie homosociale des hommes des bois québécois, et élargit la cartographie géographique de l’homoérotisme nordique.

Tout comme le bûcheron légendaire états-unien Paul Bunyan, le célèbre bûcheron et draveur québécois Joseph Montferrand était connu pour sa force herculéenne et ses exploits héroïques dans les bois et forêts et sur les rivières et fleuves du Québec. Selon de nombreux contes populaires, Bunyan a creusé le Mississippi, sculpté le Grand Canyon et créé les Rocheuses en bûchant les vastes forêts du territoire américain avec sa hache gigantesque. Source probable de la légende de Bunyan, Montferrand a été mythologisé comme le protecteur des bûcherons et draveurs exploités, de Montréal à Gatineau et partout en Outaouais. Plusieurs versions de la légende décrivent une réunion entre Bunyan et Montferrand à la frontière entre les États-Unis et le Québec :

Selon la légende [...] Jos Montferrand rencontra un géant américain qui demeurait dans l’État de New York et ils se livrèrent bataille, mais l’Américain ne réussit pas à placer un seul coup de poing [...]. Tout finit bien et ils devinrent de bons amis, puisque, par la suite, ils travaillèrent ensemble dans les chantiers forestiers et que Montferrand, qui faisait de la soupe aux pois pour eux deux, la préparait si bien<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960*, Sainte-Foy, Éditions Jean-Claude Dupont, 1997, p. 86-87. Voir aussi : Jean-Claude Dupont (dir.), *Légendes de l’Amérique française*, Sainte-Foy, Éditions Jean-Claude Dupont, 1994 [1985], p. 57 ; Donald MacKay, *The Lumberjacks*, Toronto, Natural Heritage Books, 2007 [1978], p. 35-39.

Ici, à la frontière de deux pays et traditions littéraires, Paul Bunyan et Jos Montferrand deviennent une seule légende qui incarne la masculinité ouvrière, l'amitié bûcheronne et la fraternité forestière en Amérique du Nord.

## Littérature et fraternité forestières

Figure familière et connue, le bûcheron est un personnage central de l'imaginaire nordique. De la France à la Nouvelle-France, du Québec aux États-Unis, de la Norvège à la Suède et à la Finlande, les travailleurs forestiers et les hommes des bois sont omniprésents dans les cultures du Nord. Au Québec, le bûcheron joue un rôle important dans l'histoire économique et littéraire, et incarne le courage masculin et la solidarité ouvrière. Les représentations littéraires du travailleur de la forêt sont cependant issues d'une très riche tradition orale et écrite française qui remonte aux textes médiévaux de Chrétien de Troyes, aux fables de Jean de La Fontaine, ainsi qu'aux contes de fées de Charles Perrault au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la littérature française des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, le bûcheron (ainsi que ses confrères le scieur, le forestier, le charpentier, et le menuisier) est un personnage central des romans d'Honoré de Balzac et de Stendhal, d'Émile Zola et de George Sand, d'André Gide et d'André Malraux.

La figure québécoise du bûcheron relaie l'histoire de ses ancêtres européens. Les premiers textes de la littérature forestière en Amérique française apparaissent en Nouvelle-France dès les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, notamment dans les écrits des explorateurs Jacques Marquette, Louis Jolliet et René-Robert Cavalier de La Salle, et dans les légendes d'Étienne Brûlé, Pierre-Esprit Radisson, Médard Chouart des Groseilliers et d'autres coureurs de bois. Partis travailler sur les chantiers de la Nouvelle-Angleterre, du Michigan et du Minnesota aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les bûcherons québécois ont apporté avec eux, plus tard, les légendes d'autrefois, qu'ils ont racontées et disséminées partout en Amérique du Nord, répandant et magnifiant ainsi le mythe du géant Paul Bunyan, héros états-unien par excellence qui était vraisemblablement inspiré de Jos Montferrand, de Louis Cyr, de Victor Delamarre et d'autres bûcherons, draveurs et hommes forts du Québec. Les légendes orales des trappeurs et coureurs de bois aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les textes folkloriques de Louis-Joseph Taché et Honoré Beaugrand sur les bûcherons au XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que les romans du terroir et poèmes de Patrice Lacombe, Léo-Paul Desrosiers, Alfred DesRochers, Adolphe Nantel et

Félix-Antoine Savard au XX<sup>e</sup> siècle, témoignent de la primauté du bûcheron comme symbole de la masculinité forestière et de l'amitié fraternelle dans la littérature, la culture et l'imaginaire québécois.

Dans cet essai, je veux examiner le bûcheron comme figure de la fraternité forestière au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. La vie des chantiers était un milieu fertile pour les interactions homosociales et même pour le désir homoérotique entre les hommes. Loin de leurs femmes et familles, isolés pendant les mois d'hiver, beaucoup de bûcherons éprouvaient un certain plaisir parmi leurs camarades des chantiers, où de nombreuses formes de contact émotionnel et physique étaient fréquentes et tolérées. Je veux discuter de plusieurs exemples de cette tradition de la littérature et de la fraternité forestières dans les sources historiques, les contes populaires et les textes littéraires. Je veux ainsi tracer une histoire littéraire de la vie homosociale et homoérotique des hommes des bois québécois.

Dans le présent livre, qui propose de nouvelles idées pour une cartographie des lieux du Nord, je veux suggérer que la vie homosociale des bûcherons nordiques représente une expansion de la cartographie géographique et historique de l'homosexualité. Longtemps considérées comme un phénomène urbain, les relations intimes et érotiques entre les hommes sont souvent liées à la vie citadine de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles, période pendant laquelle Paris, Londres, Berlin et New York – parmi tant d'autres villes – ont vu la naissance d'une sous-culture homosexuelle<sup>2</sup>. Ces discours historiques et littéraires ont souvent négligé les espaces ruraux et les lieux nordiques.

Plusieurs historiens théorisent la présence et la pratique des relations homoérotiques parmi les hommes des bois en Amérique du Nord. Dans ses recherches sur les voyageurs et coureurs de bois, Carolyn Podruchny constate que « c'est raisonnable d'assumer que certains voyageurs se désiraient ou s'aimaient parfois [...] [L]es hommes qui travaillaient en groupes isolés ont probablement développé des relations sexuelles et émotionnelles<sup>3</sup> ».

---

<sup>2</sup> Pour en savoir plus sur ces sous-cultures – décrites par Marcel Proust, Colette, Oscar Wilde et Walt Whitman parmi d'autres – voir George Chauncey, *Gay New York. Gender, Urban Culture, and the Making of the Gay Male World, 1890-1940*, New York, Basic Books, 1994, 478 p. ; Matt Houlbrook, *Queer London. Perils and Pleasures in the Sexual Metropolis*, Chicago, University of Chicago Press, 2005, 384 p. ; Gilles Barbedette, *Paris gay 1925*, Paris, Non-lieu, 2008 [1981], 243 p.

<sup>3</sup> Carolyn Podruchny, *Making the Voyager World. Travelers and Traders in the North American Fur Trade*, Toronto, University of Toronto Press, 2006, p. 196-197. Traduction de l'auteur.

Citant les recherches de Terry Chapman sur la sexualité de la frontière, Gary Kinsman affirme que « la sexualité entre hommes était un “fait socialement toléré et accepté” dans les communautés bûcheronnes<sup>4</sup> ». Comme l’explique Linda Rapp, « [d]ans la société homosociale des coureurs de bois [...] l’activité homosexuelle était loin d’être inconnue, mais elle était en grande partie ignorée [...]. Dans les communautés des bûcherons à l’Ouest [...] les relations amoureuses entre hommes étaient fréquentes<sup>5</sup>. » De façon similaire, Robert Aldrich écrit qu’« [a]u XIX<sup>e</sup> siècle, le sexe entre hommes était également un fait admis dans la vie [...] de l’exploitation forestière » et « [à] la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les relations homosexuelles entre hommes étaient également très courantes dans les camps de travail de la frontière<sup>6</sup> ». Bien qu’il y ait peu de sources explicites pour ces extrapolations, la littérature forestière témoigne d’une riche tradition de fraternité forestière, d’amitié intime et d’affection masculine parmi les trappeurs et chasseurs, bûcherons et draveurs du Québec.

## Trappeurs et chasseurs

Pendant trois siècles – après la découverte et l’exploration du fleuve Saint-Laurent par Jacques Cartier en 1534 et la fondation d’une colonie permanente à Québec par Samuel de Champlain en 1608 –, la chasse et l’exportation de la fourrure ont dominé l’économie coloniale dans les limites nordiques de l’Amérique française. À cette époque, les trappeurs et chasseurs – ou coureurs de bois – qui pénétraient les forêts à la recherche de fourrures et de fortune, incarnaient la liberté et le courage. De l’établissement des premières compagnies de chasse par le Cardinal Richelieu en 1580, à la création d’un monopole royal avec la Compagnie des Cent Associés en 1627 et la compétition entre la Compagnie de la Baie d’Hudson (fondée en 1670) et la Compagnie du Nord-Ouest (fondée en 1783), les bois et forêts de la Nouvelle-France ont continué de séduire les jeunes hommes qui partaient chasser dans les bois et sur les rivières au nord de Montréal et de Québec, ainsi que dans la région des Grands Lacs ou les « Pays-d’en-Haut ». Jean Hamelin et Jean Provencher expliquent comment

<sup>4</sup> Gary Kinsman, *The Regulation of Desire. Sexuality in Canada*, Montréal, Black Rose Books, 1987, p. 77; Terry Chapman, « Sex Crimes in Western Canada, 1890-1920 », thèse de doctorat, Edmonton, Université de l’Alberta, 1984, f. 15. Traduction de l’auteur.

<sup>5</sup> Linda Rapp, « Canada », *GLBTQ. An Encyclopedia of Gay, Lesbian, Bisexual, Transgender, and Queer Culture*, Claude J. Summers (dir.), Chicago, Gbltq Inc., 2005, p. 1, <http://www.glbtc.com/social-sciences/canada.html> (site consulté le 15 septembre 2013). Traduction de l’auteur.

<sup>6</sup> Robert Aldrich, *Une histoire de l’homosexualité*, traduit par Pierre Saint-Jean et Paul Lepic, Paris, Seuil, 2006, p. 159.

[L]a course des bois [...] a fasciné la jeunesse [coloniale]. L'intendant Jacques de Meulles dénombrait vers 1685 plus de 600 jeunes dans les bois, c'est-à-dire presque tous les jeunes [...] nés au pays. En vain a-t-on tenté d'endiguer cette saignée démographique et de fixer la jeunesse sur des terres<sup>7</sup>.

Dans l'imaginaire québécois, le coureur de bois est une figure mâle, vigoureuse et courageuse, une icône de la virilité et de la beauté masculine. Comme l'explique Jeanne Pomerleau, « avec sa barbe et sa moustache, [le coureur de bois] offre une physionomie plutôt aimable. Lorsqu'il pagaie, il aime avoir le torse nu, et peu à peu sa peau, cuite par le soleil et le vent, devient moins sensible aux piqûres des moustiques<sup>8</sup> ». Considéré comme le premier « roman du terroir » québécois, *La terre paternelle* (1846) de Patrice Lacombe raconte le périple de Charles Chauvin, un jeune homme qui quitte sa famille à Montréal pour s'engager comme trappeur dans les Pays-d'en-Haut. Quand le jeune Chauvin rentre au foyer paternel après un long séjour dans la forêt, c'est un homme musclé, bronzé, superbe : « C'était un homme dans la fleur de l'âge, à la taille élancée et de bonne mine. Son teint était brûlé par les ardeurs du soleil. Ses cheveux longs et crépus qui n'avaient pas connu les ciseaux depuis longtemps flottaient sur ses épaules [...]. Sa chemise était entrouverte et laissait voir sa poitrine tatouée<sup>9</sup>. » Transformé par le rude travail de la forêt, Chauvin rentre à Montréal en viril coureur de bois.

Dans *Les engagés du Grand Portage* (1938), Léo-Paul Desrosiers raconte les aventures au XIX<sup>e</sup> siècle d'un engagé nommé Louison Turenne qui, comme Chauvin, quitte Montréal avec ses compagnons pour naviguer en canot d'écorce sur le Saint-Laurent, le lac des Deux-Montagnes, la rivière Gatineau et la rivière des Outaouais, en route vers le Grand Portage au lac Supérieur. Décrits comme des « hommes robustes et forts<sup>10</sup> », ces coureurs de bois affrontent ensemble le danger, la souffrance et la solitude des vastes étendues de forêt sauvage. Desrosiers décrit comment, la nuit, « [à] demi couchés [...] en silence [...] les voyageurs frissonnent d'une désolation déchirante. La sensation aiguë de leur solitude leur perce le cœur [...] la constatation de leur petitesse dans ce continent vaste<sup>11</sup>. » Isolés dans le bois, ces hommes

<sup>7</sup> Jean Hamelin et Jean Provencher, *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal, 1997 [1981], p. 31.

<sup>8</sup> Jeanne Pomerleau, *Les coureurs de bois. La traite des fourrures avec les Amérindiens*, Sainte-Foy, Éditions Jean-Claude Dupont, 1994, p. 42.

<sup>9</sup> Patrice Lacombe, *La terre paternelle*, Montréal, BQ, 1993 [1846], p. 74.

<sup>10</sup> Léo-Paul Desrosiers, *Les engagés du Grand Portage*, Montréal, BQ, 1988 [1938], p. 17.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 91.

sont soulagés par la présence de leurs amis, qui partagent leurs travaux et leur repos. Cette tradition persistait dans les postes de traite où les trappeurs partageaient les peines et plaisirs de la vie commune. Pomerleau explique que « [c]ertains jours de fête, surtout à Noël et au jour de l'An, les hivernants dansent [des quadrilles] sur des airs de chansons et de violon<sup>12</sup> ». Loin de leurs femmes et « blondes », ces trappeurs dansent les uns avec les autres, la main dans la main. Louison Turenne chérit cette solidarité, qu'il décrit comme « l'amitié, la joie des conversations longues [...] l'entraide mutuelle qui domine la fatigue de vivre<sup>13</sup> ».

### Bûcherons et draveurs

Après trois siècles de croissance économique en Nouvelle-France (1534-1763), au Québec (1763-1791) et au Bas-Canada (1791-1840), l'exportation des fourrures s'est trouvée en plein déclin. Ce fut à partir de 1806, quand le blocus continental de Napoléon menaçait le transport de bois entre les pays baltes et scandinaves vers l'Angleterre, que les Britanniques ont commencé à exploiter cette nouvelle ressource naturelle – le bois d'œuvre – de leurs colonies en Amérique du Nord pour la construction de leur flotte militaire et commerciale. Sous l'occupation britannique, le Québec s'est transformé rapidement en une économie forestière. En 1810, quatre ans après le début du blocus napoléonien, le bois avait dépassé la fourrure comme ressource la plus exportée du Bas-Canada. De 1810 à 1840, l'export du bois s'est accru de 150 %. À partir de 1881, plus de 20 millions d'arbres étaient abattus chaque année par une armée de bûcherons, dont le nombre passa de 7 000 en 1846 à 40 000 en 1887<sup>14</sup>. Des entrepreneurs anglophones tels l'Américain Philemon Wright (1760-1839) et l'Anglais William Price (1789-1867) ont établi de nombreux chantiers dans les vastes territoires forestiers du Québec. Anciennement habités par les trappeurs, les forêts, les fleuves et les rivières étaient désormais peuplés de bûcherons, qui abattaient les arbres dans les chantiers pendant l'hiver, et de draveurs, qui transportaient les bûches et « pitounes » sur les routes fluviales vers les scieries et les grandes villes au printemps : en Outaouais et en Abitibi, en Mauricie et en Gaspésie, dans le Bas-du-Fleuve et au Saguenay–Lac-Saint-Jean.

<sup>12</sup> Jeanne Pomerleau, *Les coureurs de bois. La traite des fourrures avec les Amérindiens*, *op. cit.*, p. 120.

<sup>13</sup> Léo-Paul Desrosiers, *op. cit.*, p. 216.

<sup>14</sup> Jean Hamelin et Jean Provencher, *op. cit.*, p. 50-51, 73. Voir aussi : Donald MacKay, *op. cit.*, p. 17 ; Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960*, *op. cit.*, p. 9-10 ; Sylvain Gingras, *Les pionniers de la forêt*, Saint-Raymond, Publications Triton, 2004, p. 9-11.



Avec cette transition économique et culturelle – de la traite des fourrures aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles à l'exploitation forestière aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles –, les contes québécois mettent désormais l'accent sur les bûcherons. Cette transformation inspire un nouveau genre de textes littéraires sur la masculinité fraternelle et le travail forestier. Au Québec, parmi cette vaste collection de textes sur les bûcherons et les draveurs figurent *Forestiers et voyageurs* (1863) de Joseph-Charles Taché, *La chasse-galerie* (1891) d'Honoré Beaugrand, les *Contes de Jos Violon* (ca. 1890-1907) de Louis-Honoré Fréchette ainsi que les romans du terroir tels *Maria Chapdelaine* (1913) de Louis Hémon, *À la hache* (1932) d'Adolphe Nantel et *Menaud, maître draveur* (1937) de Félix-Antoine Savard. Or le bûcheron des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles est devenu, comme son prédécesseur le chasseur des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, une figure iconographique de la masculinité québécoise.

Bien que les trappeurs et les bûcherons fassent partie de deux professions et deux périodes historiques très différentes, leurs histoires sont liées. Dans sa collection de contes intitulée *Forestiers et voyageurs*, Taché emploie l'expression « voyageur » pour désigner les trappeurs du XVIII<sup>e</sup> siècle et les bûcherons du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ses textes, où les bûcherons passent les longues nuits d'hiver à se raconter les légendes des trappeurs d'antan, Taché décrit ces voyageurs comme des hommes aventuriers et courageux : « Le voyageur canadien est un homme au tempérament aventureux, propre à tout, capable d'être, tantôt, successivement ou tout à la fois, découvreur, interprète, bûcheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier. Il possède toutes ces qualités, en puissance<sup>15</sup>. » Selon Taché et sa vision idéalisée, le voyageur québécois est un aventurier viril et masculin qui « connaît les habitudes de toutes les bêtes des bois qu'il sait ou poursuivre ou trapper [...] Les voyageurs canadiens ont découvert ou parcouru tout le Nord de l'Amérique<sup>16</sup>. » Comme Taché, Normand Lafleur et Jack Warwick font la distinction entre le trappeur et le bûcheron, mais les appellent tous les deux des coureurs de bois<sup>17</sup>. Warwick explique que « [d]u “coureur de bois” au “voyageur” et finalement au bûcheron, il existe une véritable continuité historique<sup>18</sup> ». De façon similaire, Taché, Lafleur et Warwick mettent en évidence la parenté entre tous ces confrères forestiers.

15 Joseph-Charles Taché, *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Boréal, 2002 [1863], p. 12-13.

16 *Ibid.*, p. 13.

17 Normand Lafleur, *La vie traditionnelle du coureur de bois aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Ottawa, Leméac, 1973, p. 267-277 ; Jack Warwick, *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, traduit par Jean Simard, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Constantes », 1972 [1968], p. 12, 50, 160-161.

18 Jack Warwick, *op. cit.*, p. 160.

## Cabanes et couchettes communales

La vie dans les chantiers était dure. Les bûcherons travaillaient fort, dans des conditions dangereuses, loin du confort et de leur famille. Malgré ces privations, souffrances et défis, les contes et les textes littéraires sur la vie bûcheronne racontent les plaisirs et la fierté des hommes qui faisaient ce rude métier. Comme leurs ancêtres les coureurs de bois, les bûcherons expriment leur amour de la liberté et de l'aventure, de la vitalité et de la camaraderie homosociale de cette vie parmi les hommes dans la forêt.

Les chantiers étaient organisés autour des cabanes – construites au début de la saison en automne et chauffées d'un foyer ou d'un poêle central – où les bûcherons dormaient et mangeaient à la fin d'une longue journée dans le bois. Pour satisfaire la faim et la fatigue de ces hommes, les cuisiniers des chantiers préparaient des plats lourds et copieux avec, notamment, des œufs et du bacon, du gruau à la mélasse, des crêpes de sarrasin au sirop d'érable, de la soupe aux pois, du pain brun, des fèves au lard, de la tourtière, du porc et des patates<sup>19</sup>. Après un bon repas, les bûcherons au XIX<sup>e</sup> siècle dormaient sur des matelas de branches de pins, dans des lits communaux, avec des couvertures partagées.

En 1863, Taché a décrit les conditions dans les cabanes où « une rangée de lits ou couchettes [...] et des couvertures de laine complètent la literie des hommes du chantier<sup>20</sup> ». Souvent, les hommes étaient obligés de partager leur lit avec un camarade. Joseph Rousselle, un bûcheron qui a travaillé dans les chantiers au Québec, en Ontario et dans le Maine entre 1888 et 1899, affirme que « [d]eux hommes couchaient dans chaque lit<sup>21</sup> ». Un autre bûcheron, Joseph Proulx, décrit ainsi les conditions dans un chantier des années 1920 : « Tabarnac! [...] on dormait sous une seule couvarte. Quelqu'un m'a montré le litte, m'a dit, "tu dors là entre ces deux gars-là". Ô maudit!<sup>22</sup> » Confirmant que « [d]eux hommes couchaient dans chaque lit<sup>23</sup> », un bûcheron nommé Ronald Gauvreau explique comment « [l]es bêtes étaient disposés sur le long d'un mur, bout à bout » dans les chantiers où il labourait au début du XX<sup>e</sup> siècle, et « quand i'en avait un qui avait

<sup>19</sup> Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960*, *op. cit.*, p. 36-40; Donald MacKay, *op. cit.*, p. 198-217; Joseph-Charles Taché, *op. cit.*, p. 52-58.

<sup>20</sup> Joseph-Charles Taché, *op. cit.*, p. 28.

<sup>21</sup> Édouard-Zotique Massicotte, « La vie des chantiers », *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, vol. 16, 1922, p. 21.

<sup>22</sup> Donald MacKay, *op. cit.*, p. 85-86.

<sup>23</sup> Normand Lafleur, *op. cit.*, p. 203.



des bibites, les autres les attrapaient<sup>24</sup> ». Cette vie intime dans les lits des chantiers – jumelée avec la fatigue accablante et les poux persistants – était parfois déplaisante et difficile. Mais ces témoignages montrent comment la vie communale nécessitait une proximité physique parmi ces hommes, qui partageaient leur lit et leurs peines pendant de longs mois hivernaux dans la forêt.

Les poux n'étaient pas les seuls inconvénients dans les chantiers. Plusieurs sources décrivent les conditions fétides, les odeurs répugnantes et l'hygiène douteuse dans les cabanes communales. Citant le bûcheron Joseph Rousselle, Édouard-Zotique Massicotte écrit que « [l]es chantiers d'autrefois n'étaient pas pourvus de lavabos, de serviette ni de savon, ce qui rendait la toilette générale des plus succinctes. Les bûcherons couchaient tout habillés et ne changeaient de sous-vêtements "qu'avec raison"<sup>25</sup>. » Pomerleau explique comment certains bûcherons « prétendaient que ceux qui se lavaient trop souvent, surtout s'ils avaient le malheur de sentir le savon d'odeur, se "faisaient manger tout rond par les mouches", mais qu'un homme sale, à la barbe et aux cheveux longs, n'en était jamais badré<sup>26</sup> ». Sylvain Gingras soutient que les odeurs mâles étaient fortes quand les hommes rentraient à la fin d'une longue journée de travail dans le bois : « Trempés de sueur et de pluie, de retour de leur travail, les bûcherons enlevaient leurs vêtements et les faisaient sécher près du poêle [...]. L'humidité et l'odeur des vêtements souvent sales, notamment des bas, se répandaient rapidement dans les bâtiments<sup>27</sup>. »

Certes, ces mauvaises conditions provoquaient la révolte. Cela dit, elles permettaient aussi une certaine solidarité masculine, une intimité physique, et même une sorte de plaisir abject pour beaucoup de bûcherons dans les chantiers. D'après le poète Alfred DesRochers, ces odeurs mâles se mêlaient avec d'autres odeurs plus agréables à la fin d'une longue journée de travail. Dans son poème, « Le souper » (1929), DesRochers décrit comment « [l]es bûcherons lassés sont revenus au camp, / Et se lavent, à même un demi-tonneau sale / [...] Et parmi l'assemblée [...] / Des senteurs de sapin et de fèves au lard / Se mêlent au relent âcre qui sourd des hommes<sup>28</sup> ». Comme Walt Whitman, qui déclare dans *Feuilles d'herbe* (1855-1892) : « J'ai foi dans

---

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Édouard-Zotique Massicotte, *op. cit.*, p. 23.

<sup>26</sup> Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960, op. cit.*, p. 41.

<sup>27</sup> Sylvain Gingras, *op. cit.*, p. 61.

<sup>28</sup> Alfred DesRochers, « Le souper », *À l'ombre de l'Orford*, Montréal, BQ, 1997 [1929], p. 28.

la chair et dans les appétits [...] / Divin je suis au dedans et au dehors [...] / La senteur de mes aisselles m'est arôme plus exquis que la prière<sup>29</sup>», DesRochers décrit l'odeur de ces corps masculins comme une partie naturelle et intégrale – avec la boucane du foyer, les matelas de [sa]pins, et les arômes de la cuisine – de la vie dans les chantiers.

### Peines et plaisirs partagés

Comme DesRochers, Taché remarque que les inconvénients de la vie communale cédaient le pas aux plaisirs partagés. Dans un chapitre intitulé «La rentrée au camp», il décrit la fin de la journée dans les chantiers :

Bientôt arrivèrent, par petites escouades, les travailleurs fatigués, affamés, bruyants et joyeux. Ils déposaient les haches, les pelles et les raquettes [et] ils entraient les uns après les autres dans le camp [...]. Il y a vraiment du plaisir à prendre ainsi sa part de [cette] vie intime [...]. L'appétit ne manquait à personne, les mets étaient excellents [...]. Le repas fut suivi de ce temps de demi-repos [...]. Chacun savourait à loisir les délices d'une bonne pipe après le souper, et les rêveries de chacun voltige[aie]nt comme les nuages de la fumée<sup>30</sup>.

D'une façon sans doute idéalisée, Taché offre une vision optimiste des conditions dans les chantiers où les odeurs du souper et du tabac sont réconfortantes et où les repas et le repos partagés créent une solidarité fraternelle entre les hommes.

Chacun prit alors possession de sa couchette, en s'enveloppant de sa couverture. Il me serait impossible de vous rendre compte de ce qui se passa dans le monde jusqu'au lendemain matin ; car si jamais je dormis une nuit, ce fut cette nuit-là : comme on dort après une journée de marche, suivie d'une soirée de douces rêveries<sup>31</sup>.

---

<sup>29</sup> Walt Whitman, «Song of Myself», *Leaves of Grass*, Philadelphie, David McKay, 1891-1892 [1855-1892], p. 49. Traduction française d'André Gide, dans Walt Whitman, *Œuvres choisies, poèmes et prose*, traduit par Jules Laforgue *et al.*, Paris, Éditions de la Nouvelle revue française, 1918, 375 p.

<sup>30</sup> Joseph-Charles Taché, *op. cit.*, p. 55-57.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 140.

Bien qu'il soit peu probable que ces bûcherons épuisés aient eu beaucoup d'énergie ou de désir – en raison des poux et de l'air fétide – pour des caresses érotiques, Taché admet qu'il serait impossible de dire ce qui se produisait dans les lits et sous les couvertures pendant ces nuits de sommeil profond.

Les nuits où les bûcherons avaient plus d'énergie, surtout les fins de semaine, à Noël et au Jour de l'An, les hommes des chantiers ajoutaient aux repas et sommeil communaux les plaisirs partagés des contes, de la musique et de la danse. Décrivant la « veillée de détente et de jouissance » des samedis soirs durant les années 1880 et 1890, le bûcheron Joseph Rousselle raconte : « On la passait à chanter, à conter des contes, des histoires de revenants, de loups-garous, de feux-follets, de lutins [...]. La danse était également bien estimée quand il se trouvait quelque bûcheron musicien qui avait emporté son instrument : violon, [accordéon], harmonica<sup>32</sup>. »

D'autres bûcherons décrivent comment, faute de partenaires féminins, les hommes des chantiers dansaient ensemble, la main dans la main, bras dessus bras dessous. Le bûcheron Ronald Gauvreau explique qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, « le samedi soir, on dansait. On avait des joueurs de violon, des joueurs de guitare et p'is on dansait des sets carrés. Pour différencier l'homme avec la fille, i'se mettait un chapeau ou bedon un casque s'a tête<sup>33</sup>. » Pomerleau confirme que cette pratique était répandue dans les chantiers où « les gars qui personnifiaient une femme se mettaient un mouchoir autour d'un bras ou fixaient une pièce de tissu de couleur à leur jambe<sup>34</sup> ». De façon similaire, Gingras ajoute qu'« [i]l n'était pas rare également d'assister à des danses carrées. Des hommes se portaient alors volontaires pour personnifier les femmes en arborant au bras ou à la cuisse un tissu de couleur<sup>35</sup>. » Contrairement aux images des bûcherons masculins, virils et poilus, ces danses carrées en couples travestis dévoilent les plaisirs de la vie homosociale dans les chantiers.

Outre la danse, les bûcherons aimaient aussi les jeux et démonstrations de force. Joseph Rousselle rappelle qu'« [o]n pratiquait aussi divers jeux ou trucs de force et d'endurance<sup>36</sup> » dont les plus populaires étaient, selon Massicotte, « le tir au bâton, le tir à la jambette, le tir au poignet, le tir au crochet<sup>37</sup> ».

32 Édouard-Zotique Massicotte, *op. cit.*, p. 24-25.

33 Normand Lafleur, *op. cit.*, p. 215-216.

34 Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960, op. cit.*, p. 42.

35 Sylvain Gingras, *op. cit.*, p. 63.

36 Édouard-Zotique Massicotte, *op. cit.*, p. 25.

37 *Ibid.*

D'autres variations de ces jeux étaient le « tir au renard<sup>38</sup> », où deux hommes, face à face, à quatre pattes et attachés avec une ceinture en cuir, essayaient de tirer l'adversaire sur son propre corps. D'après le bûcheron mauricien Wilbrod Larouche, une autre variation populaire était « la claque au cul », où « [l]e gars se mettait la main sur les fesses p'is fallait qu'i dise qui l'avait fessé. Le derrière en levait des fois. Des fois que ça venait au sang<sup>39</sup>. » Cette forme populaire d'humiliation homoérotique évoque les plaisirs sadomasochistes que Marcel Proust décrit dans *Le temps retrouvé* (1927), où le baron de Charlus aime se faire battre par des brutes dans un bordel homosexuel parisien pendant la Première Guerre mondiale<sup>40</sup>.

Ces jeux de force donnaient aux hommes des chantiers un contexte pour exprimer l'admiration corporelle et se rapprocher physiquement. Dans ses mémoires sur la vie bûcheronne dans les années 1950, Raymond Crochetière exprime son affection pour son camarade Fernand :

Un personnage qui m'a drôlement impressionné au camp [...] c'est Fernand Alain, de Rivière-à-Pierre; il avait environ 26 ans [...]. On a commencé à se parler et se raconter nos bons coups et nos projets [...]. C'était un bel homme, bien musclé et doué d'une force peu commune [...]. Nous faisons des jeux et tours de force [...] et des prises de lutte ensemble<sup>41</sup>.

En plus de son bel ami musclé Fernand, Crochetière décrit sa gratitude envers son camarade Béliveau de St-Célestin, qui lui a donné littéralement un coup de main fraternel :

[U]ne fois que j'avais un tour de rein, il m'a dit : « Raymond, j'ai quelque chose de bon, je vais te froter ce soir. » J'étais couché sur le ventre, il a baissé ma combine puis avec ses grosses mains *rough* il s'est mis à me frictionner avec un liquide qu'il versait généreusement. Là, il m'écrasait sur le *bed* avec son coude gauche et frottait de la main droite; ça chauffait puis ça me coulait entre les fesses<sup>42</sup>.

<sup>38</sup> Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>39</sup> Normand Lafleur, *op. cit.*, p. 218. Voir aussi Donald MacKay, *op. cit.*, p. 242.

<sup>40</sup> Marcel Proust, *Le temps retrouvé. À la recherche du temps perdu*, Pierre Clarac et André Ferré (dir.), vol. 3, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987 [1927], p. 385-425.

<sup>41</sup> Raymond Crochetière, *À la hache et au sciote. Ma vie dans les chantiers 1952-55*, Sainte-Anne-du-Sault, Raymond Crochetière, 2004, p. 49.

<sup>42</sup> *Ibid.*

Même si on minimise l'homoérotisme, il faut reconnaître que la vie des chantiers supposait une proximité corporelle entre les hommes, qui prenaient soin les uns des autres et formaient des amitiés particulières.

## Hommes forts et fraternels

Les nuits où les bûcherons étaient trop fatigués pour la danse et les jeux de force, on se racontait des contes sur les bûcherons légendaires et les hommes forts du Québec. Comme Eugen Sandow (1867-1925), le célèbre athlète et culturiste allemand, les hommes forts québécois Louis Cyr (1873-1912) et Victor Delamarre (1888-1955) étaient des héros nationaux qui avaient travaillé dans les chantiers eux-mêmes et qui étaient alors grandement admirés par les bûcherons<sup>43</sup>. D'autres contes circulaient sur le draveur et « cageux » légendaire Aimé Guérin (1832-1909). Appelé le « Vieux Prince » par les hommes des bois, Guérin a travaillé presque soixante ans à la drave sur la rivière des Outaouais où il était respecté et aimé par ses camarades<sup>44</sup>. De tous ces héros, celui qui était probablement le plus admiré par les bûcherons était Jos Montferrand.

Né à Montréal, Joseph Montferrand (1802-1864) a d'abord été trappeur et coureur de bois pour la Compagnie du Nord-Ouest avant de travailler comme bûcheron et draveur pendant presque trente ans en Outaouais de 1827 à 1856<sup>45</sup>. Connu pour sa force physique, son courage et sa tendance à affronter les contremaîtres anglophones, Montferrand est devenu une figure légendaire pendant la rébellion des Patriotes en 1837-1838 quand ses exploits furent appréciés comme des gestes de résistance contre l'impérialisme et la tyrannie britanniques. Tel Louis Cyr, Montferrand symbolisait la force masculine et le courage québécois face à l'exploitation et l'assimilation anglophone. À la recherche de travail dans les chantiers de la Nouvelle-Angleterre,

---

<sup>43</sup> Pour en savoir plus sur l'enthousiasme des bûcherons pour les hommes forts du Québec, voir Donald MacKay, *op. cit.*, p. 243; Ben Weider, *Louis Cyr. L'homme le plus fort du monde*, Outremont, Québecor, 1993, 175 p.; Paul Ohl, *Louis Cyr*, Montréal, Libre expression, 2013, 427 p.

<sup>44</sup> Sylvain Gingras, *op. cit.*, p. 24-25; Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960*, *op. cit.*, p. 111-112; Léon Robidoux, *Le vieux prince*, Montréal, Guérin, 1988, 189 p.

<sup>45</sup> Sylvain Gingras, *op. cit.*, p. 22.

du Mid-West, et du Nord-Ouest Pacifique, les immigrants québécois partageaient leurs contes de Jos Montferrand, qui par la suite inspira la légende du bûcheron états-unien Paul Bunyan<sup>46</sup>.

Comme la version française racontée par Pomerleau et Dupont, la version anglaise de Paul Robert Walker et James Bernardin raconte la rencontre célèbre entre Paul Bunyan et Jos Montferrand à la frontière entre l'État de New York et le Québec :

[Joe Muffreau] faisait les meilleures crêpes dans les bois du Nord, alors il a été nommé le cuisinier du camp. Une nuit, Joe a vu de la fenêtre de la cabane [...] un grand homme avec une grosse barbe noire, une tuque en laine rouge, un chandail en laine à carreaux, et des bottes en cuir qui étaient presque aussi grandes que Joe Muffreau. Joe a ouvert la porte de la cabane et a souri devant l'étranger [gigantesque]. «T'as l'air affamé» a dit Joe. «Je le suis [...] Je m'appelle Paul Bunyan.» «Ben, entre et sers-toi<sup>47</sup>.»

Bunyan et Montferrand sont encore décrits comme des hommes costauds dont les proportions gigantesques et la virilité musclée n'empêchent pas l'affection et l'amitié. Comme un amoureux, Jos invite Paul à entrer chez lui, à se tirer une bûche, à manger à sa faim, à partager le plaisir.

Ce couple légendaire n'était pas unique parmi les bûcherons québécois. Comme les textes historiques en témoignent, plusieurs bûcherons célibataires étaient intimement liés dans les conditions homosociales des chantiers. Après 52 ans comme draveur en Mauricie entre les années 1920 et 1970, le bûcheron célibataire Noël Rodrigue a pris sa retraite parmi ses amis bûcherons. Décrit comme un «voyageur célibataire [...] solitaire [mais] aimant la compagnie [...] la liberté et l'indépendance, de même que la fraternité», Noël Rodrigue explique que «ce qu'il y a de plus important pour [lui], c'est les amis!<sup>48</sup>». Relatant ses amitiés proches et de longue date avec Marius

<sup>46</sup> Parmi les nombreux textes sur Montferrand et Bunyan, voir Benjamin Sulte, *Histoire de Jos Montferrand, l'athlète canadien*, Montréal, Éditions de Montréal, 1975 [1883], 126 p.; Michael Edmonds, *Out of the Northwoods. The Many Lives of Paul Bunyan*, Madison, Wisconsin Historical Society Press, 2009, 282 p.

<sup>47</sup> Paul Robert Walker et James Bernardin, *Big Men, Big Country*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1993, p. 49-50. Traduction de l'auteur.

<sup>48</sup> François De Lagrave, *L'épopée des draveurs de la Mauricie 1909-1984*, Trois-Rivières, Compagnie de flottage du Saint-Maurice, 1984, p. 133.



Pépin, Gérard Vaugeois et Ned Baptiste, Rodrigue parle de façon affectueuse de son ami Arthur Perley, qu'il décrit comme « très proche, pas gênant, et qui comprenait bien<sup>49</sup> ». On ne peut pas savoir exactement ce que Arthur Perley comprenait si bien de son ami Noël Rodrigue, mais on peut deviner qu'ils partageaient une vie commune de peines et de plaisirs parmi leurs confrères bûcherons dans les chantiers du Québec.

## Textes et tendresses littéraires

Pour beaucoup de lecteurs, *La chasse-galerie* (1891) d'Honoré Beaugrand est – avec les *Contes de Jos Violon* (ca. 1890-1907) de Louis-Honoré Fréchette – le texte bûcheron le plus célèbre de la littérature québécoise. À première vue, ce conte est une allégorie sur le désir hétérosexuel : huit bûcherons dans un chantier isolé en Outaouais risquent la damnation éternelle pour faire le long voyage en canot d'écorce ensorcelé pour rendre visite à leurs blondes à Lavaltrie, près de Montréal, au réveillon de 1823-1824. Or lorsqu'on examine le texte, on découvre que la plupart des bûcherons s'intéressent peu à leurs blondes et préfèrent la compagnie de leurs camarades des chantiers. Après avoir proposé cette aventure dangereuse en déclarant, « je m'en vais à Lavaltrie voir ma blonde<sup>50</sup> », Baptiste Durand (le chef de ces bûcherons volants) passe le plus clair de sa visite à Lavaltrie au « buffet où les hommes prenaient des nippes de whiskey blanc<sup>51</sup> », sans jamais voir sa blonde, qui n'apparaît même pas dans le texte. En fait, tous ces bûcherons – sauf le narrateur, « Joe le *cook* », qui essaie sans succès de séduire Liza Guimbette, avant de rentrer dans les chantiers où il passera les 40 prochaines années avec ses confrères bûcherons – passent la nuit entière à boire ensemble et avec « les garçons d'habitants [qui] étaient fatigués de nous autres, lorsque quatre heures sonnèrent<sup>52</sup> » à la fête du réveillon.

Bien que ces huit bûcherons s'embarquent pour chercher la compagnie des femmes, la quasi-totalité des hommes dans leur camp en Outaouais préfère rendre visite « aux hommes du chantier voisin<sup>53</sup> », avec qui ils veulent fêter, chanter et danser. Au lieu de faire le voyage diabolique jusqu'aux dames de Lavaltrie, ces bûcherons aiment la compagnie de leurs camarades, avec

---

49 *Ibid.*, p. 132.

50 Honoré Beaugrand, *La chasse-galerie*, Montréal, BQ, 1991 [1891-1900], p. 23.

51 *Ibid.*, p. 31.

52 *Ibid.*, p. 30.

53 *Ibid.*, p. 23.

qui ces hommes espèrent « sauter à pieds joints par-dessus la tête d'un quart de lard » et « chanter la guignolée et souhaiter la bonne année<sup>54</sup> ». Longtemps considéré comme un conte sur le désir hétéroérotique, *La chasse-galerie* nous offre un récit alternatif sur le plaisir homosocial<sup>55</sup>.

Dans son roman *À la hache* (1932), Adolphe Nantel rend hommage à d'autres bûcherons affectueux. Au centre de cette fraternité homosociale se trouve en effet un contremaître bien-aimé, « un célibataire de 44 ans<sup>56</sup> » qui s'appelle Ferdinand Boisvert, dont la force et la bonté inspirent l'affection de ses hommes : « Face anguleuse, regard noir, très vif. Une peau tannée, des joues proéminentes [...]. Il est le meilleur homme de barge et de canot, dans tout le Saint-Maurice [...]. Ses hommes l'aiment beaucoup, quoiqu'il ait une physionomie sévère et ne cause que rarement<sup>57</sup>. » Malgré son extérieur coriace, Ferdinand est admiré par les autres bûcherons, qui aiment sa beauté masculine, ses mouvements, et son bain du samedi soir : « “Fardina” ne se déshabille que le samedi soir, pour prendre un bain [...]. Chacun aime à le voir marcher. Quelle souplesse de tigre dans tous ses mouvements<sup>58</sup>. » Aimé par ses hommes, Ferdinand aime aussi ses camarades des chantiers. Quand un de ces bûcherons est tué dans un accident dans la forêt, Ferdinand s'embarque pour faire le long voyage en canot afin d'amener son ami défunt à sa famille : « L'automne dernier, il a transporté le cadavre d'un homme tué à la chasse, seul dans son canot, depuis les sources de la rivière Mattawin jusqu'aux [Grandes] Piles. Le voyage dura cinq jours. Le canotier tenait la tête du mort, entre ses genoux, pour stabiliser davantage sa fragile embarcation<sup>59</sup>. » Berçant son ami tendrement dans le canot, Ferdinand s'occupe du dernier voyage de son camarade bien-aimé, sur la rivière Saint-Maurice.

Auteur du célèbre roman forestier *Menaud, maître draveur* (1937), Félix-Antoine Savard raconte dans *L'abatis* (1943) l'amitié fraternelle et affectueuse du narrateur pour un homme des bois qui s'appelle (Tho)Mas :

---

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> Pour en savoir plus sur la masculinité dans *La chasse-galerie*, voir Victor-Laurent Tremblay, *Au commencement était le mythe*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, 362 p. ; et *Être ou ne pas être un homme. La masculinité dans le roman québécois*, Ottawa, Éditions David, 2011, 52 p.

<sup>56</sup> Adolphe Nantel, *À la hache*, Montréal, Albert Lévesque, 1932, p. 29.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 30-31.

Mon premier guide, Mas, maintenant que je vieillis, souvent je pense à toi. Jeune, je t'aimais d'instinct, sans te comprendre. Je trouve aujourd'hui que tu fus éminent parmi les hommes sévères et mystérieux qui vivent sous les arbres et sur l'eau. Je t'appelle en moi-même : prince des merveilles lointaines et cachées, seigneur souverain des rivières et des sentiers sauvages, sorcier, poète, athlète et que sais-je encore<sup>60</sup>.

Avec beaucoup d'affection, le narrateur du texte se rappelle la beauté de son ami forestier : « Ton corps était comparable à ces statues où, selon la mesure des dieux, l'âme et la chair sont mêlées. Je célèbre donc ici ta force, ta tête héroïque et sage, ta haute taille, tes bras maillés, ta peau de bronze, et cette lance d'or que le soleil avait plantée comme un signe entre tes seins<sup>61</sup>. » Savard décrit de façon peu équivoque l'amitié intime et homoérotique entre ces deux hommes des bois québécois.

\*\*\*

Des trappeurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles aux bûcherons des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'imaginaire québécois a mythologisé la fraternité forestière entre les hommes des bois. De façon collective, cette littérature forestière dévoile et honore le courage et la camaraderie des trappeurs et chasseurs, bûcherons et draveurs. Les mémoires historiques des bûcherons chevronnés, les contes légendaires sur Bunyan et Montferrand, ainsi que les textes littéraires de Lacombe et Desrosiers, Taché et DesRochers, Beaugrand, Nantel et Savard invitent à réexaminer les amitiés intimes et l'affection masculine dans les bois et les chantiers du Québec. En outre, cette vie homosociale des hommes des bois élargit notre connaissance de la cartographie géographique et historique de l'homosexualité. Souvent liées à la vie urbaine, les relations intimes et érotiques entre les hommes se trouvaient aussi dans les forêts isolées, les espaces ruraux et les lieux nordiques à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles. Loin d'être un phénomène oublié ou effacé de la mémoire collective, cette camaraderie homosociale associée à la figure du bûcheron persiste dans la culture gaie contemporaine, au Québec, ailleurs en Amérique

---

<sup>60</sup> Félix-Antoine Savard, *L'abatis*, Montréal, Fides, 1969 [1943], p. 81.

<sup>61</sup> *Ibid.*

du Nord et en Europe, où les « ours » gais – et leurs nombreuses organisations et représentations culturelles – rappellent la masculinité poilue et l’histoire homoérotique des bûcherons, draveurs et autres hommes des bois<sup>62</sup>.

---

<sup>62</sup> Pour en savoir plus sur les « ours » gais contemporains, voir Les Wright (dir.), *The Bear Book. Readings in the History and Evolution of a Gay Male Subculture*, Binghamton, Harrington Park Press, 1997, 284 p. ; Ross Higgins, *De la clandestinité à l’affirmation. Pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*, Montréal, Comeau et Nadeau, 1999, 168 p. ; Ray Kampf, *Bear Handbook. A Comprehensive Guide for Those Who Are Husky, Hairy and Homosexual, and Those Who Love ‘Em*, Binghamton, Hawthorn Press, 2000, 150 p. ; Ron Suresha (dir.), *Bears on Bears*, Boston, Alyson, 2002, 308 p.